Repenser le salut de l'homme à la lumière de l'éléatisme

Pierre Hubert MFOUTOU
Anselme MBEMBA-MPANDZOU
Florent MALANDA KONZO
Université Marien Ngouabi (Congo)
hubertmfoutou@gmail.com

Résumé
Le présent article examine les deux voies élaborées par Parménide dans la recherche de la vérité. Celles-ci constituent une double hypothèse méthodologique servant de viatique à l'enseignement. Par-delà cette approche méthodologique, Parménide invite les mortels, et ce avant Platon, à se détourner des apparences, du bariolage mouvant des choses, afin de porter l'attention sur l'Etre véritable. Il déconseille le chemin de la nuit, de l'ignorance, du mensonge et de la démesure, au bénéfice d'un autre, le chemin de la lumière, c'est-à-dire de la vérité, de la justice et du bien. Ce chemin qu'il recommande est l'unique où les mortels peuvent faire la plus merveilleuse des expériences : la rencontre avec le divin.

Mots-clés
Chemin, être, non-être, justice, lumière, nuit, salut.

Abstract
This article examines the two ways worked out by Parménide in the research of the truth. Those constitute a double methodological assumption being used as money with teaching. Beyond this methodological approach, Parménide invites the mortals, and this before Plato, to be diverted appearances, variegation driving of the things, in order to pay the attention on Being true for it. It disadvises the way of the night, ignorance, the lie and disproportion, for the benefit of another, the way of the light, i.e. of the truth, justice and the good. This way which it recommends is the single one where the mortals can make most marvellous of the experiments : the meeting with the divine one.

Keywords
Way, being, non-being, justice, light, night, hello.

Introduction

Parler de l'éléatisme, c'est se représenter avant tout un nom : celui de Parménide. De toute évidence, ce nom se rattache à la tradition philosophique ; il constitue précisément le point fixe de la réflexion ontologique. En effet, dans l'histoire de la pensée, Parménide est le

premier à se prononcer de manière rigoureuse sur l'être[30] : il est le premier architecte de l'édifice de l'ontologie. Usant des propos débarrassés d'artifices et d'automatismes de la langue ordinaire[31], Parménide envisage l'être dans sa différence étroite avec le non-être, en traçant une ligne de démarcation entre ces deux pôles. En effet, animé par le désir d'opérer une différenciation, mieux une nette distinction entre l'être et le non être, il développe un discours qui laisse transparaître deux traits de narration capitaux : d'une part, l'évocation du chemin de la nuit comme une voie de l'erreur, de la perdition, et, d'autre part, le chemin du jour comme une voie de la vérité, du salut.

C'est effectivement dans son unique écrit : *De la nature,* que le père de l'éléatisme fait mention de deux voies de recherche, ainsi qu'il le souligne : « …écoutes et retiens mes paroles qui t'apprendront quelles sont les deux seules voies d'investigation que l'on puisse concevoir ». (Parménide, fgt 2, trad. de J. Voilquin, 1964, p.94).

Plus que d'autres dimensions de la pensée parménidienne, ces deux voies qu'il indique pour la pensée humaine ont retenu l'attention de beaucoup de penseurs contemporains, entre autres, Werner Jaeger et Jean-François Mattei. Jaeger (1988, p. 217) a vu en ces deux voies « deux courants principaux que devait suivre désormais la recherche en philosophie - à savoir la réflexion et la perception, la voie des sens et la voie de la raison ». En effet, Selon Jaeger, la voie de la raison représente celle des règles strictes de la pensée logique, celle qui mène à la vérité. C'est la seule voie praticable. Au rebours, la voie des sens représente les opinions des hommes. C'est la voie de la perdition. Par contre, Mattei (2015, p. 32) a perçues ces voies comme deux méthodes « pour parvenir à la connaissance du Tout, c'est-à-dire à la connaissance de l'univers sphérique ». De toute évidence, J.-F. Mattei envisage ces deux voies dans une perspective logique. Ainsi dit-il :

> La première consiste à penser que *l'être est* sur le mode de l'identification de ce qui est à soi-même ; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui le mode de la tautologie ; En mathématiques, la formule serait : A-A. Le A de gauche est identique au A de droite. La seconde route ou méthode, consiste à soutenir l'inverse, que l'être n'est pas l'être, comme si une réalité pouvait, dans une réalité plus fondamentale, ne pas être ce qu'elle est, comme si A pouvait ne pas être A et s'identifier à non-A ». (J.F. Mattei, 1988, p. 32).

Ce qui est certain, c'est que ces deux penseurs contemporains ont envisagé les deux voies de Parménide dans une même perspective : la perspective gnoséologique relative à la connaissance de l'univers aussi

[30] À la différence de son contemporain Anaximandre qui joue le jeu des alternances cosmiques à partir de l'imagination, Parménide théorise l'univers en construisant des phrases qui ont « une structure logique très stricte, soutenue et contrôlée par le sentiment d'une suite nécessaire dans la pensée ». (W. Jaeger, 1988, p. 216).

[31] La langue que Parménide utilise n'a rien d'oraculaire ; elle est mythique et symbolique.

bien que celle de l'homme, quant aux pouvoirs de ce dernier de prendre conscience de soi-même et de l'univers, en même que de pouvoir se connaître soi-même et l'univers. Ce qui nous amène, dans la perspective de notre thématique : « Repenser le salut de l'homme à la lumière de l'éléatisme », à une interrogation majeure, à savoir : Quel intérêt ce paradigme parménidien des deux voies de la connaissance offre-il à la pensée philosophique de nos jours ? Quelles conséquences axiologiques entraîne-t-il, tant au plan de la théorie de la connaissance que de l'éthique ?

De ce questionnement nous voudrions centrer notre réflexion critique, d'une part, sur la valeur pédagogique de cette problématique parménidienne des deux voies de connaissance, et, d'autre part, sur sa valeur éducative ou éthique. Ce que nous entreprendrons par le biais de l'herméneutique en tant qu'approche d'analyse critique des textes.

1. Des fondements des deux voies de la connaissance chez Parménide

Pour comprendre la problématique des deux voies de la connaissance chez Parménide, on peut se référer à un certain nombre de penseurs moderne ou contemporains. Dans son ouvrage : *Traité de métaphysique*, le philosophe français Jean Wahl (1968, p. 33) souligne que « c'est afin de nier la théorie d'Héraclite que Parménide constitua sa philosophie de l'éternel repos ». Pour cet auteur, la pensée de Parménide surgit dans une perspective d' « insurrection » contre celle d'Héraclite. Elle s'inscrit aux antipodes du système de son devancier. On comprend aisément que la thématique des deux voies de la connaissance qui intègre les bases de l'édifice parménidien ne saurait avoir un autre lieu de provenance. Elle nait dans et à partir de la volonté parménidienne de repenser la pensée d'Héraclite. De là, on peut se poser la question : qu'en est-il de la pensée d'Héraclite ?

Selon le philosophe éphésien, l'univers est une totalité complexe en devenir. Autrement dit, les choses qui la constituent sont soumises à une mobilité incessante. Elles sont sujettes à des transformations sans fin. Pour emprunter la langue de Vladimir Jankélévitch, les choses sont dans « un devenir devenant sans revenir » ; car, tout s'écoule et rien ne demeure : « on ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve » ; dit Héraclite (Fgt 91, J. Voilquin, 1964, p.79). Si tout devient et passe sans cesse, aucune chose n'est donc, à proprement parler.

L'idée des choses qui se meuvent sans cesse, qui ne demeurent ce qu'elles étaient, est tellement forte chez Héraclite qu'elle se répète dans d'autres formules : « nous nous baignons et nous ne nous baignons pas dans le même fleuve ». (Fgt 12, *op. cit.*, p.75) ; « nous descendons et nous ne descendons pas dans le même fleuve ; nous sommes et nous ne sommes pas ». (Fgt 49a, *op. cit.*, p.77).

Le devenir inhérent aux choses coïncide avec la perpétuelle métamorphose des substances qui se corrompent et se reforment. Comme dit Jean Brun (1968, p. 47) :

> Il n'est pas possible de toucher deux fois une substance périssable dans le même état, car elle se décompose et se reconstitue à nouveau à travers la rapidité du changement, ou plutôt, ce n'est pas à nouveau, ni ensuite, mais bien en même temps qu'elle surgit et disparait.

C'est autant dire que toute substance est vouée à une double expérience : la décomposition et la reconstitution ; aucune ne demeure intacte.

Par ailleurs, le devenir correspond à un « champ de bataille où s'affrontent les contraires », car « la guerre est le père de toutes choses » dit Héraclite (Fgt 53, J. Voilquin, 1964, p.77). De ce point de vue, le mode d'être des choses est traversé d'une opposition irréductible entre les contraires : le visible et l'invisible, le chaud et le froid, le solide et le fluide, le pesant et le léger, le petit et le grand, l'immortel et le mortel. De ces tensions opposées, résulte l'harmonie du monde qui éclate à nos yeux : « Ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que nait la belle harmonie » (Fgt 8, *op. cit,* p.74).

Cette conception héraclitéenne de l'univers est donc repensée par Parménide. Avec lui commence une exigence de lucidité et de responsabilité : il est inutile de penser que « les choses ne sont jamais telles qu'elles sont et qu'elles sont sans cesse mouvantes » (J .Wahl, 1968, p.34). Parménide refuse donc d'ouvrir la brèche à un scepticisme universel.

Nous avons tort de croire nos yeux et nos oreilles et d'envisager l'univers dans sa multiplicité et son devenir, de penser que l'être provient du non-être. Le seul guide que nous devrons suivre c'est notre raison « qui permet d'atteindre une certitude digne de foi » : la certitude que « le mouvement physique et sensible n'est qu'apparent et ne touche pas au fond des phénomènes, c'est-à-dire à la structure ultime de l'univers, qui est fixée une fois pour toutes » (J.-F. Mattei, 2015, p.30).

Les sens et la raison correspondent donc à deux voies : la voie de l'erreur et la voie de la vérité. Nous sommes sur la voie de la vérité lorsque nous nous laissons guider par la raison, lorsque nous nous tournons vers l'Etre véritable. Par contre, nous sommes sur la voie de l'erreur lorsque nous sommes gouvernés par les sens, lorsque nous nous laissons prendre au piège des apparences et accordons un crédit de considération au non-être.

2. Parménide et la symbolique de deux voies

Pour se prononcer sur les deux voies, Parménide refuse d'utiliser la langue ordinaire. Il jette son dévolu sur la langue imagée : il fait le choix lexical des termes fortement connotés qui rappellent le poète authentique. Le choix de langue imagée s'explique certainement par le fait que ce philosophe avait compris une chose peu contestable, que le langage est mystère, qu'il imite les choses qu'il exprime par la qualité des éléments sonores qu'il choisit. De ce fait, Parménide puise sa force

dans l'image ; car, le langage devient apte à exprimer des choses grandes et meilleures lorsqu'il prend appui sur le socle de l'image. Sans l'image, le langage verse dans le balbutiement et termine sa course dans la fébrilité et la tiédeur.

En effet, la force du poème de Parménide réside dans le recours à deux images : l'image du « chemin de l'erreur », de la « nuit », de la perdition, et celle du « chemin de la vérité », du « jour », du « salut ».

2.1. Le chemin de l'erreur ou de la nuit

Dans la taxinomie parménidienne, le chemin de la nuit est celui que suivent « les mortels[32] qui ne savent rien », qui se forgent les illusions, qu'on peut assimiler aux « doubles-têtes » qui manquent de ressources, qui (dans leur tête) sont enclins à « une intelligence errante » (Parménide, fgt 6, *op. cit*, p.94).

Mais, à qui s'applique le qualificatif de « mortel » ? À l'homme en tant qu'il vit sous la menace de la mort. Autrement dit, le chemin de la nuit est celui que parcourent les mortels qui, d'une part, ignorent l'ordre vraisemblable des choses, qui ont une intelligence obscurcie et, d'autre part, sont dans l'incapacité de pénétrer le mystère de la réalité cosmique, de lui arracher son énigme et son masque. Le chemin de la nuit correspond ainsi au chemin qu'empruntent les hommes qui vivent dans la nuit de l'ignorance, qui cèdent aux illusions d'une imagerie trompeuse. Etant des « doubles-têtes », ils entretiennent le mirage sur l'univers et versent dans les imaginations de toute sorte. Ils pensent à tort que le monde ne peut s'expliquer que par l'action des dieux, que mêmes les phénomènes terrifiants comme le tonnerre et la foudre sont « le châtiment voulu par la colère divine et mérité par l'impiété humaine ». (M. Conche, 1970, p.13).

Ces hommes font montre d'une « intelligence errante » : celle qui ne trouve pas à quoi se fier, qui ne trouve rien de véridique pour faire foi. Ils s'écartent de la sagesse pour s'égarer et se perdre. Guidés par les sens, ils se font prendre au piège du labyrinthe : ils tombent dans l'impasse (du raisonnement) qui brouille les pistes, confond l'être et le non-être, le même et l'autre. En d'autres termes, les hommes qui font la marche sur le chemin de la nuit tombent dans le dédale des contradictions et aboutissent à la conclusion que l'être et le non-être sont identiques. Se laissant emporter en foule abusée, ils se méprennent sur l'être et le non-être. Ils les prennent tantôt pour le Même tantôt pour le Non-même. Ils croient à tort que « l'être n'est pas et nécessairement le non-être est ».

Engagés sur le chemin de la nuit, les hommes refusent de s'en tenir à ce qui est, à ce qui nous enserre de toute part, à la nature, au réel. Ils agissent comme si cela n'était pas et préfèrent forger leur croyance en ce qui n'est pas, en ce qui est hors de notre portée et qu'on ne peut

[32] À qui s'applique le qualificatif de mortel ? Ce qualificatif s'applique à l'homme en tant qu'il vit sous la menace de la mort.

exprimer par des paroles, en ce qui mérite le qualificatif de rien ; quand bien même il est établi que « dans le rien il n'y a rien, ni succession, ni durée, ni rien qui demeure, ni rien qui passe, parce que le rien est toujours rien ». (P. Foulquié, 1968, p. 645). C'est donc à eux que s'adresse ce commandement : « Non, que jamais il n'y ait de victoire pour ceci : le non-être est » (Parménide, fgt 7, trad. L. Robin, 1973, p 110).

En refusant d'être guidés par la raison, ils s'affichent comme des « sourds et aveugles, hébétés, gent indécise » (Parménide, fgt 6, trad. J. Voilquin, 1964, p.94). Ils se particularisent par l'oreille assourdie, l'œil aveugle, le bavardage insensé.

Ils accueillent avec plaisir toute parole mensongère. Ils accordent une créance au discours responsable de dévalorisation, au verbiage prétentieux, à la logorrhée, au boniment du charlatan. Les hommes qui suivent le chemin de la nuit accordent une audience au « discours formaté, celui qui manifeste la perversion du rapport sincère et bienveillant que la parole authentique doit ménager (entre les hommes) ». L'instruction qu'ils reçoivent est sous l'oriflamme déployée de la *doxa*[33].

La vue des hommes qui sont sur le chemin de la nuit est alors analogue à celle d'une taupe. Elle est incapable de percevoir l'horizon lointain des choses. Cette vue est plutôt rivée sur les simulacres, les réalités apparentes et fugaces, voire sur le bariolage mouvant des choses et non sur les choses elles-mêmes. Cette vue est comparable à celle des prisonniers de la caverne chez Platon, qui considèrent l'univers perçu comme « le critère de toute satisfaction, de toute existence, de toute vérité ». Or celui-ci est seulement « une toile de fond dérisoire et provisoire qui s'effiloche au cours du devenir et qui lorsqu'on y réfléchit se révèle n'être qu'un piètre juge et avoue bientôt sa carence, sa vacuité et sa caducité ». (F. Châtelet, 1965, p.20). La caverne leur fait méconnaitre les choses, les détourne de les voir telles qu'elles sont, leur substitue les ombres. Elle fait d'eux des victimes de l'illusion, laquelle consiste à croire aux apparences des choses et non aux choses elles-mêmes.

Ces hommes s'arrêtent à tort sur l'opposition des contraires qui n'est qu'un simple arrangement des formes : le chaud et le froid, le petit et le grand, l'invisible et le visible, le solide et le fluide, le mortel et l'immortel. Autrement dit, la langue de tels hommes profère des paroles qui traduisent le faux savoir. Elle émet des jugements erronés sur la nature. À force de se prononcer sur la nature dans son détail, elle finit par se livrer à un jeu futile et dangereux qui tente d'atteindre

[33] Si dans la banalité quotidienne, les hommes enivrés ne pensent qu'à se rassasier comme des bêtes, dans l'univers parménidien, la masse ivre de faux savoir se rassasie d'imagination et d'illusion : elle croie posséder « une sagesse particulière grâce à laquelle elle pourrait dominer le cours des choses. Mais une telle présomption est une sorte de myopie », https://www.caim.info/revue-poesie-2005-4-pages-111.htm.

l'étant multiple pour délaisser l'Etre et l'Un. Elle est incapable de discerner l'être[34] véritable : l'être qui est « d'un seul bloc, inébranlable, et sans fin ; maintenant, tout entier à la fois, un, d'un seul tenant ». (Parménide, fgt 8, *op. cit*, p.94).

En somme, le chemin de la nuit coïncide avec le chemin de l'échec. Tous ceux qui veulent atteindre la vérité en passant par lui parviennent à autre chose. Poursuivant le vent, ils manquent l'objectif de leur recherche. Ils se montrent mauvais archers de l'existence. Ils ne peuvent atteindre Dieu qui est lumière de l'intelligence et cause explicative de toutes choses.

Étant loin de Dieu, ils sont par conséquent distants de ce qu'il y a de plus de valeur, c'est-à-dire : la vertu, la justice, la règle, les lois (Platon, 1977, 53c).

En outre, on peut affirmer que le chemin de la nuit coïncide avec *la route plane* dont parle Platon : celle qui « loge tout près de nous ». Si la plupart des hommes empruntent ce chemin, c'est parce qu'on la trouve sans difficulté. On s'y engage sans pression ni entrave. Et une fois qu'on s'y engage, on gagne tant qu'on veut sans peine (Platon, 1977, 364 c-d) ; on se laisse abandonner à l'autorité de l'injustice. On pense à tort que celle-ci « possède une valeur indépendante de beaucoup supérieure en avantage à celle de la justice » (Platon, 1977, 360d). En son nom, les hommes s'enrichissent, s'élèvent en dignité et mènent une *vie en rose*, celle qui n'a rien de commun avec la souffrance et la sueur, mieux avec la douleur et la mortification.

En poursuivant ce chemin, certains deviennent des archiloques, c'est-à-dire des bêtes rusées et artificieuses. Ils atteignent des objectifs qu'ils s'assignent en usant de roublardise ou d'intelligence retorse. Ils ont malicieusement droit même à la peau des autres. Ils s'assimilent aux bipèdes sans plumes, aux animaux féroces, aux bêtes fauves. Leur route est pour ainsi dire, celle du dérèglement, de la passion, de l'incontinence, de ce qui est agréable et aisé à se procurer (Platon, 1977, 360d).

Si ce chemin est suivi par le grand nombre, il faut cependant noter qu'il n'est pas convenable aux hommes. Ce n'est pas pour rien que Parménide le déconseille en stipulant: « ne laisse pas l'habitude aux milles expériences te forcer à jeter sur ce chemin des yeux aveugles, des oreilles assourdies et des mots du langage grossier » (Parménide, fgt 1, *op. cit*, p.93). Cette interdiction formelle de suivre le chemin de la nuit nous met à l'abri des conséquences qui guettent tous ceux qui le

[34] Parménide opère une identification parfaite entre l'être et la pensée. Cette identification est si bien justifiée par Jean François Mattei : « La pensée et l'être sont un seul et unique acte. Rien ne saurait échapper à la pensée humaine, puisqu'elle est dès l'origine inscrite. De la même manière que physiquement, notre corps dès la naissance est inscrit dans la vie par un échange avec l'extérieur, avec des objets et des réalités qui nous entourent, la pensée est inscrite dans ce qui est autour de nous dans le monde. En conséquence, rien de ce qui constitue le monde ne saurait échapper à la pensée » (J. F. Mattei, 2015, p. 34-35).

suivent : l'aveuglément, l'assourdissement, l'égarement, l'échec et la démesure. C'est dans ce sens que Parménide recommande un autre chemin : le chemin du jour.

2.2. Le chemin de la vérité ou du jour

Si le chemin de la nuit est suivi par la multitude ignorante, au rebours le chemin du jour est l'apanage de la minorité qui éprouve le besoin de sagesse. Cette minorité est constituée d'hommes qui manifestent le désir de quitter la nuit de l'ignorance pour aller vers le jour de la connaissance. Ces hommes se laissent guider par la raison ; ils se voient ouvrir les portes qui divisent la nuit d'avec le jour. (Parménide, fgt 1, *op. cit*, p. 91). Ils perçoivent l'aurore et poursuivent leur marche vers la connaissance. Dans cette marche, ils acquièrent une autre intelligence : celle qui leur permet de comprendre que les choses ne sont pas des entités massives et fermées sur elles-mêmes. Elles sont plutôt des éléments constitutifs du Tout compris comme « un, indivisible, inengendré, immortel que la sagesse reconnait et confesse ». (M. Sauvage, 1973, p. 48).

Pour emprunter le langage marxiste, les choses constituent un tableau d'enchevêtrement de relations et d'actions. Comme telles, elles sont pensables dans l'unité[35], dans la totalité ; Totalité qui s'identifie à l'être pur qu'on peut décrire par ce qu'il n'est pas, qui présente avant tout des qualités négatives. Il n'a ni naissance, ni commencement ; il ne connait ni génération, ni destruction ; il ne subit ni accroissement ni diminution. (Parménide, fgt 8, *op. cit*, p. 95). L'être pur possède également des qualités positives : il est complet, fixe, éternel et présent partout ; il forme une unité intimement liée, indivisible, homogène, illimité et impérissable.

La minorité qui suit un tel chemin parvient à l'évidence de la permanence et de la constance de l'être ; elle débouche sur une grande découverte : « l'être est unique, d'un seul tenant, et partant la diversité des choses n'est que du registre des phénomènes ». Cette minorité seule est capable de comprendre « qu'il y a de l'être et non pas uniquement des apparences qui se dissolvent et se contredisent, et a fortiori qu'il n'y a pas de non-être ». (J.F. Mattei, 2015, p. 34)[36]. Elle seule est apte à penser et à dire « qu'il y a de l'être[37] sur le mode

---

[35] Platon a soutenu contre Parménide l'idée de pluralité. Pour lui, « la véritable unité ne s'oppose pas à la multiplicité, mais comprend en elle cette multiplicité » (J. Wahl, 1968, p.55). Il a maintenu contre Héraclite la réalité de certains objets stables.

[36] On peut dire avec Jaeger : puisque l'être ne cesse jamais d'exister, le non-être n'existe jamais, alors il est impossible que les choses deviennent ou meurent. (W. Jaeger, 1988, p. 216).

[37] L'idée de l'être nous embarrasse ; nous éprouvons par elle une sorte d'antinomie que Wahl résume si bien : « l'être doit être d'une part séparé de toute autre chose, et en même temps, il doit inclure toutes les autres choses ». L'être séparé de tout le reste c'est l'être transcendant, c'est-à-dire Dieu ; tandis que l'être qui inclut toutes les choses c'est l'être immanent, c'est-à-dire l'univers. On peut convenir avec les penseurs du moyen âge pour dire : « il y a deux genres d'êtres différents : Dieu d'un

impersonnel qu'implique la profusion des choses qui viennent à notre rencontre ».

Les hommes qui marchent sur le chemin du jour font une avancée vers la lumière qui éclaire l'intelligence, vers le *logos*[38]. Ils font l'expérience du dépassement des limites humaines, trop humaines et font la rencontre avec le divin ; dès lors ils ont droit aux paroles sacrées[39], celles qui instruisent, qui édifient sur la loi divine et la justice, sur la vérité « au bel orbe ».

Ayant intériorisés la loi divine, les hommes qui suivent ce chemin se laissent administrer par elle ; ils deviennent des panégyristes de la justice, des hommes sans reproche sur la terre. Ils mènent une conduite sainte et exemplaire. Ils s'attachent à la vertu, agissent moralement bien et prennent le mal en horreur. Ils ne se laissent pas prendre au piège de l'orgueil, de l'argent et des honneurs, par conséquent de la démesure qui est le contraire de la justice.

Le chemin du jour est authentiquement « la route prodigue en parole de la divinité » (Parménide, fgt1, *op. cit*, p.92). Tous ceux qui le suivent et qui se conforment à la parole de la divinité s'affirment comme des hommes de bonne race. Leur cœur se mue en sillon où germent de nobles desseins. Ils méditent non seulement leur propre bien mais aussi celui de la cité entière. Hommes accomplis et imbibés de sagesse, ils sont capables de bonnes actions : libéralité, hospitalité, assistance des autres, défense du peuple…

Puisqu'ils sont parvenus à la vérité, les hommes qui sont sur le chemin du jour refusent « de vivre avec les choses sensibles dans les bons termes de familiarité » (V. Goldschmidt, 1988, p.19). Ils les transcendent et tournent leur regard vers la région du ciel, vers les biens infinis, les biens stables et inaltérables.

Le chemin du jour se présente sans conteste comme la route de confiance et de la vérité, la route qui est « en dehors du sentier des hommes », où l'âme trouve son salut. Ce salut est effectif dès lors qu'on mène une vie qui nous distingue du reste des hommes.

Quelle est cette vie ? Nous pouvons conjecturer que cette vie est celle qui rappelle le disciple pythagoricien : une vie austère, une vie faite de jeûnes, d'une nutrition particulière (pain, miel, légumes crus

---

côté, les créatures de l'autre… Il y a d'un côté l'être infini, qui est par soi, qui est nécessaire, qui est par essence, qui est acte pur, et il y a d'autre part l'être fini, qui est par un autre, qui est contingent, qui est par participation, qui est créé et qui est composé d'acte et de puissance » (J. Wahl, 1968, p.96).

[38] Le logos correspond à ce par quoi la vérité du monde est dévoilée.

[39] Par paroles sacrées, il faut entendre celles que nous recevons de la divinité en ligne directe, paroles du genre :

«Tout d'abord respecte les dieux… ; Honore les nobles héros…honore aussi tes parents et ceux qui te sont les plus proches par le sang… ; Ne va pas prendre en haine un ami pour une faute légère… ; Ne commets aucune action honteuse, soit seul, soit de complicité avec un autre…. ; Exerce-toi à pratiquer la justice dans tes actes et tes paroles… ; Si tu entends prononcer un mensonge, garde ton âme… ; Ne laisse pas le sommeil envahir tes yeux… » (J. Voilquin, 1964, pp 41- 42).

ou cuits, fèves) et d'un habillement exceptionnel. Elle associe le double besoin de se purifier et de se concentrer chaque fois qu'on le peut. Se purifier signifie se conformer à un ensemble de prohibitions[40], s'interdire de faire certaines choses susceptibles de souiller l'âme, cette part divine en nous qu'il faut préserver. Se concentrer veut dire se livrer à un exercice particulier : celui qui consiste à ramasser tous les fragments d'âme ou de conscience et d'énergie épars dans le corps. Pour emprunter la langue de Monique Dixsaut, se concentrer veut dire faire l'expérience d'« un travail mnémotechnique, d'un exercice de mémoire dans le but d'accroitre la force de l'âme, d'augmenter sa vigueur, de résister ainsi à cette forme d'anéantissement qu'est l'oubli ».

Par la concentration, on sollicite la mémoire, « ce grenier où l'âme s'alimente, où elle trouve sa nourriture d'immortalité ».

En menant une vie différente de celle de la multitude, cette vie frappée au coin d'une austérité, notre âme finit par devenir harmonieuse et belle ; elle osera voir Dieu dans une lumière incorporelle de même nature qu'elle-même. (E. Bréhier, 2004, p. 483).

Ainsi présentées, les deux voies de Parménide préfigurent les deux chemins dont parle la religion chrétienne, à savoir le « chemin de la perdition » et le « chemin du salut ».

3. Les deux chemins dans les Ecritures Saintes

L'éléatisme ne s'arroge pas à lui seul le monopole de penser deux chemins dans la recherche de la vérité et de la vie chez les hommes. En dehors de cette doctrine qui date de l'époque antique, le christianisme aborde la même thématique. Les Ecritures présentent effectivement le chemin de la nuit comme un chemin spacieux qui mène à la perdition, contrairement au chemin du jour qui est le seul chemin qui mène à la vie. (Matthieu 7 :13-14).

3.1. Le chemin de la perdition

Dans le livre fondateur de la religion chrétienne (la Bible), il est écrit : « Large est la porte, spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par-là » (Matthieu 7 :13). Le chemin de la perdition dont parle la *Bible* a presque la même connotation que le chemin de la nuit chez Parménide : c'est le chemin que suit le plus grand nombre, c'est la route qu'emprunte la plupart des hommes. En clair, le chemin de la perdition est celui que choisit la multitude pendant la vie terrestre. Sur ce chemin les hommes ne rencontrent aucune barrière.

Les textes pauliniens soulignent que sur le chemin de la perdition, les hommes se sentent libres d'agir selon le conseil de leur cœur, de

[40] Chez Pythagore ces prohibitions sont du genre : « Ne t'assied pas sur une mesure » ; « Ne fends pas du bois sur le chemin » ; « Ne tisonne pas le lin avec une épée » ; etc…

produire toute sorte d'œuvres, surtout celles qui sont infructueuses comme :

> L'impudicité, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions, les sectes, l'envie, l'ivrognerie, les excès de table et les autres choses semblables (Galates 5 :19-21).

Les hommes perdent tout sentiment et se livrent à la dissolution ; ils commettent toutes sortes d'impuretés (Ephésiens 4 : 19) ; ils se laissent vaincre par les assauts de la concupiscence et manquent le contrôle de leurs désirs sexuels. Ils commettent des infamies en transformant leurs filles (ou leurs fils), leurs sœurs (ou leurs frères), leurs collaboratrices (ou leurs collaborateurs), leurs voisines (ou leurs voisins) en partenaires sexuels. Ils souillent davantage leur chair en se livrant à des vices contre nature (Jude1 : 6-7) du genre mariage homosexuel.

Ils abandonnent le vrai Dieu et créent leurs propres dieux : des dieux[41] qui ne peuvent ni voir ni entendre, des dieux faits des mains d'hommes, bref, des dieux qui ne peuvent sauver. A ces dieux, ils offrent des sacrifices et vouent leur culte. En réalité, ils ressemblent aux dieux qu'ils adorent puisqu'ils versent dans « l'aveuglement spirituel mortel de cœur et d'esprit ». Les idoles auxquels ils s'attachent leur communiquent le poison de l'illusion spirituelle.

En d'autres termes, les hommes qui marchent sur le chemin de la perdition sont dans l'incapacité de comprendre cette vérité : les idoles ne sont rien ; elles n'ont pas de vie ; elles ne peuvent ni « prédire », ni « faire advenir ». Elles ne sont que des « épaves flottant dans la rivière de l'histoire ». De tels hommes ignorent qu' « il n'y a qu'un seul Dieu, c'est à lui qu'appartiennent la vie, l'action et la souveraineté » (Le Grand Dictionnaire Biblique, 2010, p.736). Ils ne savent pas que seul le vrai Dieu peut prédire et faire advenir. Lui seul est Seigneur et Maître de l'histoire. Ils sont responsables de la dégradation de leur vie spirituelle.

Dans leur égarement, ils méconnaissent l'amour d'autrui. Ils sont antipathiques vis-à-vis des autres et nourrissent une haine injustifiée contre eux. Ils ne peuvent réaliser que l'acceptation des autres est le pilier de la vie en commun.

Un tel chemin où les hommes pactisent avec le mal sous toutes ses formes, ne peut avoir une bonne issue. L'issue de ce chemin n'est rien d'autre que la géhenne, le lieu des pleurs et des grincements de dents (Luc 12 : 22).

Si l'engagement du chemin de la nuit par les hommes se caractérise par divers maux, d'où vient son choix par le grand nombre ?

Il faut avouer que la raison majeure qui justifie ce choix est l'ignorance. De prime abord, Dieu plaint le sort de ceux qui choisissent

---

[41] Qui sont les dieux des hommes qu'on retrouve sur le chemin de la perdition ? Ce sont des constructions humaines : ils sont faits d'argent, d'or, de bois et d'autres matières.

cette voie sous la dictée du non savoir ou du manque de connaissance : « mon peuple périt faute de connaissance » (Osée 4 : 6).

Mais de quelle connaissance sont privés ceux qui font leur marche dans la voie de la perdition ? A cette question, les psalmistes et les textes pauliens répondent : la connaissance qui échappe aux hommes qui suivent la voie de la perdition est celle de la parole de Dieu ; cette parole qui est une lumière sur le sentier de quiconque la découvre (Psaume119 : 105), une sagesse infinie de Dieu (Colossiens1 : 25-28) pour le salut de tous ceux qui la reçoivent.

Le chemin de la perdition est le partage, mieux l'objet de prédilection de la multitude pour une simple raison : la porte d'accès à ce chemin est large et qu'il est lui- même spacieux. Les hommes n'ont aucune difficulté pour trouver cette porte et suivre ce chemin. Ils ne sont pas confrontés aux exigences morales sévères.

3.2. Le chemin du salut

À l'opposé du chemin de la nuit, La Bible propose un énoncé capital et lourd de signification sur le chemin du jour (ou chemin du salut). Elle souligne que : « étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent ». Cet énoncé, clairement consigné dans Matthieu 7 : 14, établit que le chemin du salut s'oppose au chemin de la perdition. Si ce dernier chemin se présente comme l'apanage de la multitude ignorante à travers la recherche effrénée des plaisirs terrestres, au rebours le chemin du salut se donne à lire comme celui qu'emprunte un petit nombre désireux de la connaissance de Dieu, précisément de sa parole.

Les hommes qui choisissent ce chemin s'abreuvent constamment à la source de la parole de Dieu et étanchent leur soif. Ils la considèrent comme le « pain du ciel » et la consomme au quotidien. Ils refusent de vivre uniquement et exclusivement de pain ordinaire (Matthieu 4 : 4) ; ils éprouvent le besoin de vivre aussi et surtout de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le chemin du salut est authentiquement celui des hommes qui considèrent la parole de Dieu comme une lampe à leurs pieds et une lumière sur leur sentier (Psaume 119 : 105). Ces hommes sont éclairés par la lumière de la connaissance de la parole de Dieu et ne peuvent être abusés par « le dieu de ce siècle », le tentateur, c'est-à-dire Satan. Ils ne sont pas concernés par la puissance d'égarement qui provient de celui-ci. Ils savent discerner les paroles et les œuvres des faux prophètes, des faux apôtres, des faux témoins de l'évangile et des faux frères.

Les hommes qui suivent le chemin du salut se laissent gouverner par la loi[42]et la justice divine. Ils n'acceptent rien qui fut mauvais ; ils

[42] La loi divine chère aux hommes qui suivent le chemin du salut se compose essentiellement de dix paroles :

Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face ;

prennent le mal en horreur et ne recherchent que le bien. Ils s'interdisent de se conduire en foule anonyme et renoncent à tout ce qui est familier au grand nombre : l'égoïsme, l'amour de l'argent, l'orgueil, la cupidité, la cruauté, la calomnie, l'irréligiosité, l'intempérance (2 Timothée 3 : 1-5). Ils se particularisent par une conduite admirable. Les actes qu'ils posent sont irrépréhensibles[43].

Les hommes qui marchent sur le chemin du salut croissent en sagesse et produisent des fruits qui reflètent cette sagesse : « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance » (Galates 5 : 22). Ils s'efforcent d'aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme et de toute leur pensée : ils placent leur confiance en leur créateur, gardent la certitude de sa réalité et observent ses commandements au quotidien. Ils apprennent à aimer leur prochain comme eux-mêmes (Marc 12 : 30-31) : ils font à autrui ce qu'ils voudraient qui fut fait à eux-mêmes. Même quand ils sont victimes du mal de la part d'autrui, ils ne rendent pas le mal par le mal. Ils font recours à la charité, cette « force qui dissout la puissance de l'injustice et de la violence, qui crée un espace dans lequel la violence est capturée et désarmée » (R. Guardini, 1945, p. 92). Se conformant à la volonté du maître qu'ils servent, ils s'efforcent d'expérimenter l'amour parfait, c'est-à-dire, l'amour qui ne se limite pas à ceux qui les aiment, mais qui s'étend également à ceux qui les haïssent, ceux qui méditent leur perte, bref à leurs ennemis (Matthieu 5: 44).

Les hommes qui suivent le chemin du salut acquièrent l'art de chasser la tristesse et le désespoir qui naissent des épreuves de l'existence. Ils ont la profonde conviction que rien ne peut troubler leur relation avec Dieu : ce n'est ni la maladie, ni la faim, ni autre chose. Ils savent surmonter toutes ces épreuves et se montrer joyeux en toutes circonstances. Ils s'efforcent d'obéir à ce commandent des saintes écritures : «Soyez toujours joyeux, je vous le répète, soyez toujours joyeux » (1Thessaloniciens 5 : 16). Ils parviennent ainsi à la béatitude, c'est-à-dire à ce bonheur sans limite, que rien ne vient troubler.

Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterneras pas devant elles et tu ne les serviras point ;

Tu ne prendras pas le nom de l'Eternel ton Dieu en vain ;

Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier (…) ;

Honore ton père et ta mère afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Eternel ton Dieu te donne ;

Tu ne tueras pas ;

Tu ne commettras point d'adultère ;

Tu ne déroberas point ;

Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain ;

Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, (…) la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à ton prochain. (Exode 20 : 1-17).

[43] Pierre Bonnard ne se trompe pas lorsqu'il affirme : « la porte étroite et le chemin resserré seraient une allusion aux dures exigences morales de Jésus ». (P. Bonnard, 2002, p.102).

Dans la marche vers le salut, ils entretiennent des bons rapports avec leurs semblables. Ils s'éloignent des querelles et des inimitiés. Ils recherchent la paix avec tous sans laquelle ils ne peuvent voir Dieu (Hébreux 12:14). Chaque fois que la relation avec les autres se brise par leur faute, ils savent la suturer et la rétablir en usant du pardon. De quelque côté qu'ils se trouvent, ils travaillent de manière à promouvoir la cohésion et l'harmonie sociale. Soucieux de marquer leur passage terrestre en bien, ils pactisent avec les grandes valeurs : la courtoisie, la loyauté, l'honnêteté…

Les hommes qui marchent sur le chemin du salut savent attendre les promesses de Dieu dans la prière et la bonne communion avec les autres. Ils sont rassurés que Dieu n'est pas un homme pour mentir (Nombres 23 :19). Ils savent que ce que Dieu promet il l'accomplit toujours. Ils gardent le souvenir des promesses faites aux patriarches (Abraham, Isaac et Jacob) : promesse d'une postérité (nombreuse) et des riches bénédictions (prospérité, supériorité sur les autres peuples, protection,…). Ils se savent concernés par les mêmes promesses et attendent le temps de Dieu, le temps convenable pour les voir s'accomplir dans leur vie.

Ils refusent de verser dans l'impatience et de vendre leur âme à Satan pour obtenir en un « clin d'œil » les richesses, les honneurs et les autres joies de ce monde (Matthieu 4 : 8-11).

Etant au service d'un Dieu de bonté[44], ils usent de bonté à l'endroit de leurs semblables. Ils se mettent à la place des autres et les traitent avec humanité. Ils sont sensibles à la souffrance de leur prochain et leur apportent l'assistance nécessaire. Ils pratiquent la religion pure et sans tâche : ils rendent visite aux malades, assistent les veuves et les orphelins dans leur affliction, donnent de la nourriture et du vêtement aux pauvres (Jacques 1 : 27).

Les hommes qui marchent sur le chemin du salut sont éloignés la violence verbale : ils n'ont pas l'art de rudoyer autrui. Ils savent ramener les autres au bon sentiment en usant de bonnes paroles, celles qui ne peuvent ni blesser, ni agresser. Leurs lèvres profèrent de paroles conciliantes et *adoucissantes*. Ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour préserver leur environnement immédiat de toute rivalité, de toute dispute, de toute querelle et tous les autres maux de ce genre.

Ils sont constants dans leur choix. Ils ne peuvent trahir ni le Dieu qu'ils ont choisi, ni leur conjoint, encore moins leurs amis. Ils s'interdisent de servir deux maitres à la fois (Mattieu 6 :24). Ils tournent définitivement le dos au « dieu de ce siècle » pour se mettre au service du seul vrai Dieu : l'Eternel, le créateur du ciel et te de la terre.

[44] Les bontés de Dieu se renouvèlent chaque matin (Lamentations 3 : 23) ; elles sont manifestes : le souffle de vie, la santé, le pain quotidien…

Les hommes qui suivent le chemin du salut s'attachent à leur conjoint et à leurs amis pour la vie : ils se montrent fidèles dans la joie comme dans le malheur. Ils se conduisent en hommes repentis et s'efforcent de faire la volonté de Dieu pour entrer dans le Royaume de Dieu.

Ainsi perçues, les deux voies de Parménide et les deux chemins mentionnés dans la doctrine chrétienne ont une mesure commune. Ils peuvent d'ailleurs être regroupés par paire et mis en parallèle. De fait, nous aurons d'un côté le chemin de la nuit (de Parménide) et le chemin de la perdition (dont parle la religion chrétienne) et de l'autre, le chemin du jour (de Parménide) et le chemin du salut (propre à la religion chrétienne). Mis en parallèle, les deux premiers chemins présentent les mêmes caractéristiques : l'attirance de la multitude aveuglée et assourdie, l'intelligence obscurcie qui se traduit par le manque de discernement ou l'incapacité à distinguer ce qui est juste et salutaire, les ténèbres symbole du mal, l'issue malheureuse qui n'est autre que la perdition de l'âme. Les deux autres chemins sont également une seule et même chose. Ils se caractérisent par la rencontre avec la divinité, la sagesse qu'inspirent cette divinité, la lumière (associée à la justice, au bien, à toute chose de genre) et le salut de l'âme.

Conclusion

Notre réflexion a porté sur un re-questionnement éthique des deux voies qui s'offrent à l'homme dans son cheminement terrestre. Il en ressort que les deux voies de Parménide coïncident avec la voie des sens et celle de la raison ; elles correspondent aux chemins de la perception et de la réflexion. Les deux voies de Parménide laissent supposer le chemin tortueux et le droit chemin. Le premier est celui qui loge tout près de nous, celui dans lequel se fourvoie la multitude qui se laisse gouverner par le dérèglement, la passion, l'incontinence, par tous les maux et vices du genre. Le deuxième est celui qui s'offre à une minorité désireuse de sagesse, de vérité, de vertu, du bien, de la présence divine. L'éléatisme nous invite à détourner le regard sur l'éphémère, le passager, le destructible et nous recommande de rechercher ce qui est stable et inaltérable. Il anticipe ainsi sur le christianisme qui révèle que le salut de l'homme est tributaire de la rupture avec le monde des apparences et l'attachement au monde invisible qu'est le monde divin.

En somme, le sort de l'humanité dépend de l'abandon du monde de l'opinion pour le monde de la vérité. Quoique cette conversion soit douloureuse, violente et pénible, elle constitue néanmoins « un grand acte de libération ». Et l'éléatisme au même titre que le christianisme y contribue en donnant les moyens de renoncer au joug du mensonge, de la nuit, de l'ignorance, du mal et de vivre sous le joug de la vérité, de la lumière, du bien.

Références bibliographiques

BONNARD Pierre, 2002, *L'Evangile selon Saint Matthieu*, éditions Labor et Fides, Genève.
BREHIER Emile, 2004, *Histoire de la philosophie*, PUF, Paris.
BRUN Jean, 1968, *Les présocratiques*, PUF, Paris.
CHATELET François, 1965, *Platon*, Gallimard, Paris.
CONCHE Marcel, 1967, *Lucrèce*, Seghers, Paris.
FOULQUIE Paul, 1986, *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF, Paris.
GUARDINI Roger, 1945, *Le Seigneur, méditations sur la personne et la vie de Jésus-Christ*, trad. Lorson S. J.tome 1, Alsatia, Paris.
JAEGER Werner, 2007, *Paideia, la formation de l'homme grec*, Gallimard, Paris.
Le Grand Dictionnaire de la bible (2010), Lavis.
La Sainte Bible, 2016, Editions Inspiration Publishings, Séoul.
MATTEI Jean François, 2015, *La pensée antique*, PUF, Paris.
PLATON, 1977, *Œuvres complètes*, tome I, trad. Léon Robin, Gallimard, Paris.
ROBIN Léon, 1973, *La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique*, Alban Michel, Paris.
SAUVAGE Micheline, 1975, *Parménide*, Seghers, Paris.
VOILQUIN Jean, 1964, *Les penseurs grecs avant Socrate*, Garnier Flammarion, Paris.
WAHL Jean, 1968, *Traité de métaphysique*, Payot, Paris.

Site internet

https://www.caim.info/revue-poesie-2005-4-pages-111.htm.